

question is quite simply that those usually called 'empiricists' notoriously have not belonged to a single school. Nor, consequently, have they written a technically standardized prose, nor have the most important English-speaking ones even called themselves 'empiricists'.

The other point that would require argument, rather than simple assertion, concerns Dr. Gallagher's apparent agreement to dispense altogether with symbols in the acquisition of intuitive knowledge. This knowledge is then supposed to be somehow related to conceptual systems. Certainly, at this juncture, any of the more significant empiricists would be inclined to protest, and I should argue that they would be right.

To conclude, Dr. Gallagher's study is fundamentally an account of Bergson's claims, linking the earlier metaphysical assertions to his concept of moral progress and an open morality. It is therefore only fair to notice that her overall agreement with Bergson makes pointed criticisms less likely; though not, in the cases mentioned, less desirable.

Montréal

DÉSIRÉE PARK

AMÉDÉE PONCEAU, *Le temps dépassé: l'Art et l'Histoire*, Paris, éd. Marcel Rivière, 1973.

« ... Les objets qui forment le cadre de notre existence, sur lesquels nous agissons et que nous percevons, sont, par le fait même 'actuels'. Si l'on veut, ils sont de l'actualité présente et non de l'actualité passée... Ils deviennent 'du passé' par une sorte de transposition paradoxale que les êtres humains réalisent à leur propos, avec plus ou moins de dextérité et d'assurance.

C'est donc à une certaine action de l'esprit que les spectacles que nous avons sous les yeux doivent leur 'qualification historique'. Eux-mêmes, ces spectacles, ne sont ni passés, ni présents, ni futurs: ils ne s'échelonnent sur la ligne du temps que grâce à l'intercession d'un être dont l'existence précisément est temporelle, d'un être dont le caractère fondamental est précisément *de se refuser à l'actuel*, de se donner à lui-même des antériorités... En d'autres termes, cet objet perçu comme *passé* est en réalité pourvu d'une existence qui n'est pas celle d'un objet: il est bien plutôt une des attestations les plus fortes de l'impossibilité *de réduire toute existence à l'objet...* ».

Le problème que pose Amédée Ponceau, dans ce remarquable essai posthume consacré au monde du Passé et des Evénements porte sur ce qu'on aurait autrefois appelé « *les conditions transcendentales de l'Histoire* ».

A vrai dire, je ne crois pas être du tout en désaccord avec l'auteur sur ce point. Je me propose cependant de reprendre la question en un langage un peu différent.

Je serais, en ce qui me concerne, porté à mettre l'accent le plus fort sur le fait que l'Histoire est essentiellement *racontée* ou susceptible de l'être. C'est là, il me semble, une donnée à laquelle il convient de se référer toujours. Mais on ne saurait nier que l'influence de Hegel et de son école ait puissamment et *dangereusement* contribué à en faire perdre conscience.

Par un singulier transfert qui se situe à une époque déterminée, on en est venu à « objectiver l'histoire » exactement comme on avait objectivé la nature. Comment ne pas voir qu'une sorte d'hégélianisme diffus s'est de nos jours, répandu chez ceux-là même qui n'ont aucune connaissance de la pensée hégélienne: c'est seulement à partir de cette objectivation qu'on peut être amené à s'interroger sur: « *Le sens de l'Histoire* » sur ce qui est ou n'est pas conforme à ce sens... Mais plus on insistera sur les conditions sous lesquelles seules la réalité, ou une certaine réalité, peut présenter un caractère historique et plus

on sera amené à considérer avec méfiance, cette façon, dirai-je d'hypostasier un certain mode de connaissance.

Lorsque Amédée Ponceau nous rappelle que l'Histoire résulte en nous du « souci de nous reprendre sur l'objet, d'affirmer notre pouvoir de perpétuel dépassement », il nous met justement en garde contre cette redoutable tentation à laquelle succombent aujourd'hui tant d'esprits irréfélchis qui se laissent d'ailleurs intimider ou fasciner par un des dogmatismes les plus arbitraires et les plus tyranniques qui aient été jamais formulés.

« ... Nous sommes historiques, dit Amédée Ponceau, l'Histoire est notre destin... ». Soit, mais nous sommes contraints de vivre dans l'Histoire, mais c'est nous qui la créons. Peut-être introduirai-je ici quelques nuances, sans d'ailleurs qu'ici encore, il y ait opposition entre la pensée d'Amédée Ponceau et la mienne.

Que veut-on dire au juste quand on dit: « l'Histoire est notre destin ». « Durer, dit-il ailleurs, c'est se constituer un passé », ceci est rigoureusement exact, et il est d'autre part certain que j'ai conscience d'être, *un être* dont le propre est de durer en ce sens à la fois précis et très positif. Je ferai en revanche quelques réserves sur l'emploi du mot « Destin », dont le sens devrait à coup sûr être précisé; le risque est en effet d'être grevé d'une certaine indétermination suivant qu'on l'interprète plutôt dans le sens d'une fatalité essentielle à laquelle chaque être humain serait soumis, ou qu'on mette davantage l'accent sur l'acte par lequel il se finalise en quelque sorte lui-même et *se confère une destination*.

Mais lorsque je m'interroge sur ma propre vie, je m'aperçois inévitablement que quelque chose en elle dépasse en tous sens, ce que j'en puis raconter: le récit qu'il me sera possible d'en faire, quelque circonstancié qu'il puisse être, se présente à moi comme la plus subtile des trahisons, par rapport à une certaine plénitude vécue *et suprahistorique*. Mais, ce qui est vrai de moi-même, de ma vie, l'est sans aucun doute des autres existences. C'est en vertu d'une illusion d'optique qui doit et peut être dénoncée que j'en viens à imaginer que l'autre peut être légitimement réduit disons à la biographie soi-disant exhaustive, qu'un historien consciencieux parviendra, après des années de travail, à rédiger sur la base des innombrables documents qu'il lui aura été possible d'accumuler.

Cette inadéquation sera d'ailleurs d'autant plus flagrante, que la tâche historique sera plus grande, plus ample. Mais peut-être faut-il ajouter que cette inadéquation réelle sera de moins en moins sentie, parce que l'ampleur même du cadre que se donne l'historien, contribue à renforcer pour lui le caractère objectif — soit spectaculaire, soit abstrait — de la réalité qu'il étudie.

L'authentique devoir du philosophe, écrit Amédée Ponceau, n'en sera pas moins de mettre en jeu « une réflexion susceptible de faire apparaître le caractère relatif et en dernière analyse, inévitablement fallacieux des résultats auxquels l'historien est susceptible de parvenir... ».

Peut-être conviendrait-il, il est vrai, de s'inscrire ici en faux contre l'usage du terme même de « résultat », et à cet égard on pourrait méditer utilement sur le rapprochement esquissé par Amédée Ponceau entre l'historien et l'artiste. Ne pourrait-on pas dire que la mission propre de l'historien est de travailler sur le résultat d'un travail d'archives dont on ne peut dire qu'il soit lui-même de l'Histoire? Il est d'ailleurs à craindre qu'on ait tout fait depuis près d'un demi-siècle, pour effacer le sens de cette distinction, par elle-même si importante.

Du même coup, la notion de l'Histoire en tant que telle se dépersonnalise, l'historien cesse d'être un artiste pour devenir une sorte de manoeuvre, travaillant du reste à l'intérieur d'une équipe.

Je me demande du reste, s'il n'existerait pas une corrélation secrète entre cette dégradation d'une part, et de l'autre, l'idolatrie dont j'ai parlé plus haut, et qui consiste à traiter l'histoire comme un législateur ou comme un moloch, les deux interprétations d'ailleurs ne s'excluant pas. On ne saurait être trop consciemment en garde contre l'idée « *d'un usinage historique* » et contre ses conséquences. Ceci ne veut naturellement pas dire qu'on puisse revenir à une

conception purement littéraire de l'Histoire. Personne ne saurait contester la nécessité absolue des substructures sur lesquelles une oeuvre historique peut s'édifier. Mais, ne faudrait-il pas insister beaucoup plus qu'on ne l'a fait de notre temps sur *les responsabilités personnelles* qu'assume tout historien digne de ce nom et qui seules peuvent conférer au témoignage qu'il apporte sa qualité irremplaçable?

Paris

GABRIEL MARCEL  
de l'Institut

FERDINAND ALQUIÉ, *Signification de la philosophie*, Hachette, Paris.

Si selon M. F. Alquié, «des gens de lettres se plaignent de l'obscurité de la philosophie et jugent ses oeuvres mal écrites» (p. 10), ce n'est certes pas à la «*Signification de la philosophie*» qu'on peut adresser semblable reproche. La clarté de la pensée et la pureté du style placent d'emblée ce livre parmi les meilleures oeuvres classiques. Cependant c'est une clarté qui refuse la facilité. Dès les premières pages, l'ouvrage commence par une brillante synthèse qui dans un éblouissant raccourci nous dit l'essentiel des efforts de la pensée philosophique à travers son histoire. Mais c'est pour nous prévenir aussitôt contre le danger d'une interprétation hégélienne qui confondrait la philosophie et l'histoire. Il convient en effet de situer le philosophe de façon très précise par rapport aux disciplines qui prétendent lui ressembler, comme il convient de définir avec exactitude le rôle de l'historien de la philosophie qui doit à la fois pénétrer chaque système pour le comprendre et cependant atteindre au-delà du système la vérité qu'il recherche et l'être vers lequel s'oriente la méditation du philosophe. Il faut signaler aussi que si «toute pensée philosophique est à quelque degré, systématique» (p. 57), l'homme transparait toujours à travers le philosophe, et c'est cela sans doute la profonde originalité de l'interprétation de M. F. Alquié et aussi ce qui fait que cette pensée toujours si rigoureuse et si exigeante, n'est jamais dépouillée de la chaleureuse richesse du coeur. «Avant tout, la pensée philosophique est recherche et démarche» (p. 65). Or la démarche à l'inverse du système qui sépare, va permettre de concilier les philosophies, car si elle est celle d'une personne, «la démarche philosophique est celle de l'esprit lui-même» (p. 80). Mais c'est un mouvement difficile qui nous arrache à notre prise de conscience habituelle du monde. C'est pourquoi la compréhension philosophique demande une longue patience. Elle est moins le résultat d'un don que la récompense d'un travail. Elle est aussi, comme le révèle la lecture de Platon, semblable au désir de l'amour qui tend vers ce qu'il n'a pas. De même la religion esthétique étudiée par Hegel «est tout entière dominée par la dialectique de l'absence et de la présence» (p. 97). C'est sans doute là une des causes de l'obscurité de la philosophie qui est réelle, et qui traduit la distance entre l'intention et l'homme. Cette distance justifie la critique philosophique et explique «cette vie propre des idées qui leur assure un devenir indépendant des systèmes» (p. 108) dont elles font partie. L'oeuvre philosophique a donc une structure originale qui se détache de l'esprit qui l'a créée, mais c'est précisément pour cette raison qu'elle est porteuse de la vérité que la philosophie cherche à atteindre.

Ils en résulte que quelle que soit l'intention consciente de l'auteur et les déterminations qu'il subit, il retrouve toujours et comme malgré lui, la même évidence rationnelle. Aussi par-delà leurs apparentes divergences, «Descartes, Malebranche, Kant, témoignent d'une même expérience, d'une même certitude», celle de la raison.

Mais la raison n'est pas celle d'un rationalisme desséchant comme celui de Brunschvicg, qui, au début du siècle, se détournait résolument du vécu. Une